

« Arts et Lettres »

Un petit tour dans les sombres coulisses de la peinture avec Emile Guillaume

C'est à notre bon confrère et excellent ami Emile Guillaume, l'artiste baulois dont la renommée n'est plus à faire, que revenait, vendredi, l'honneur du plateau « d'Arts et Lettres ».

Le curieux voyage que nous avons fait en sa compagnie dans cet indescriptible maquis que constituent les coulisses de la peinture !

« Le véritable artiste, nous a heureusement assuré notre ami Guillaume avant d'ouvrir l'œil du rideau, ne fait pas pour vendre. Il fait comme il sent, comme il pense. Et c'est pour lui un crève-cœur que de se séparer de la toile qu'il aime ». Pauvre et cher artiste, troquant un chef-d'œuvre pour un café-crème, il n'est certes pas responsable, et ne tire, le plus souvent, qu'un illusoire profit, du trafic, digne de gangsters, qui se fait autour de son art.

Pour lui, son rôle se borne à traduire, à la pointe de ses pinceaux, telle mise en page devant laquelle son œil s'est arrêté, son âme a vibré.

L'a-t-il fait avec cette fidélité digne de l'objectif photographique, en cette peinture « non à l'huile, mais pour les huiles, délayée à l'eau de rose, et où l'habileté remplace l'émotion ? » Il est dit alors académique, mais le joli n'est-ce pas, est bien l'ennemi du beau. Si, par contre, il laisse parler son

cur, il donne à ce qu'il voit une interprétation personnelle. Il est classé indépendant.

L'indépendance, en matière de peinture, peut cependant être compatible avec l'inféodation à une école : car les impressionnistes, les pointillistes, les fauvistes, les éclectiques, les cubistes, les surréalistes, les dadaïstes sont encore des indépendants, nous explique le peintre baulois.

Mais il y a aussi les indépendants au sens exact du mot : ceux qui œuvrent selon leur inspiration propre ; ceux au nombre desquels — et ce n'est plus le conférencier qui parle — certains, comme Emile Guillaume, chantre de la Bretagne, peintre de l'effort, poète de la vie rude des gens de mer, feront école par la puissance de leur génie si personnel.

Tout ce long préambule ne nous a pas encore fait entrer dans nos coulisses où tout un monde trouble s'agite autour des deux types d'amateurs : celui qui achète des tableaux selon son simple goût, et celui qui place son argent dans du tableau comme il le ferait dans du 3 % amortissable ou du Rio Tinto.

Car les œuvres d'art, on le sait, ont leur cote, qui varie avec le temps, les circonstances, le goût du jour.

Tel Corot, vendu 60 fr. en 1875, atteignait 10.505 fr. à une vente en 1926 tel Utrillo passait de 40 à 40.500 fr. ; tel Rosa Bonheur, par contre, de trois millions tombait à quelques milliers de francs.

Voici l'Hôtel des Ventes, véritable bourse de la peinture, avec ses coulissiers, ses démarcheurs, et toute la spéculation des contrats commerciaux.

Voici les trafics, les combines, le ravalement entre bourgeois, le cavage auquel on soumet telles œuvres encore inconnues avant de les introduire à la cote.

Glissons sur les tristes aspects de ce marché, pour faire un tour dans les différents salons :

Salon des Artistes Français, créé dès 1873, et dont les quatre mille exposants rivalisent d'art... ou d'adresse pour décrocher la médaille ;

Salon de la Société Nationale des

Beaux-Arts, qui n'admet déjà plus que quinze cents exposants ;

Salon d'Automne, ou de l'Art vivant ;

Salon des Indépendants, qui n'a pas de jury et reçoit qui veut y exposer — ce qui fait peut-être que l'on y rencontre de véritables artistes ;

Salons de provinces, véritables petites réunions de famille constituées autour de quelques œuvres de maîtres ;

Enfin, pittoresques foires aux croûtes, qui ne sont pas sans intérêt, et où l'on vit, à l'origine, un Watteau se faire lapider pour excès de modernisme (!)

Souignons enfin, avec Emile Guillaume, la nécessité, pour l'amateur de tableaux, de faire avec soin son éducation personnelle s'il ne veut être dupe des machinations qui se trament dans « les coulisses de la peinture » et, avec notre bon peintre baulois, dont la pénétration sera vigoureusement applaudie, chantons un los à la glorieuse peinture française, aux œuvres qu'elle possède dans les musées nationaux étrangers, et qui constituent la « meilleure ambassade qui puisse exprimer la grandeur, la variété et la continuité de notre génie... »



Le moment musical qui, selon l'usage, clôtura cette réunion nous fut l'occasion d'applaudir la voix magnifique de Mme Yvonne Valogne, qui, en même temps qu'une excellente organisatrice, se révéla, pour nous, accompagnée par Mlle Josette Guillaume une très grande cantatrice.

Pas une nuance qui ne soit mise en valeur dans le difficile « Dén de Phœbus et Pan » par cette voix aux inflexions si sensibles et à la culture si profonde. Mais où le talent de Mme Valogne semble attendre à la plénitude, c'est dans l'opérette. Le célèbre solo de « Véronique » en fut en par-

ticulier l'une des plus belles illustrations.

J. B.



Après la causerie de M. Erick sur « le Sport et la Littérature », c'est M. de Neyman, qui parlera vendredi prochain au La Baule-Palace, d'un sujet qui a toujours passionné les chercheurs : l'alchimie.